

« J'aime mieux vivre que me définir »

Marc Angenot

Volume 29, Number 1 (169), 1987

André Belleau (1930-1986)

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31104ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Angenot, M. (1987). « J'aime mieux vivre que me définir ». *Liberté*, 29(1), 46–50.

MARC ANGENOT

«J'aime mieux vivre que me définir»

André Belleau écrivait ceci dans le numéro 146 (1983) de *Liberté*. On ne cherchera pas à le définir donc, mais à laisser ouverte une réflexion théorique qui était en devenir et qui restera tragiquement interrompue. C'est d'André Belleau comme théoricien littéraire que je voudrais parler ici. Je n'analyserai pas systématiquement son *Romancier fictif* et ses essais critiques. Je voudrais dire ce que j'en retiens d'essentiel.

Cet homme de lettres était venu à l'enseignement universitaire sur le tard et cependant le travail théorique, chez lui, n'a rien eu d'une pénible «reconversion». «Mes idées ce sont mes catins», écrivait Diderot. Cette maxime libertine de l'interlocuteur du Neveu de Rameau, il aurait pu la prendre pour devise, lui qui entretenait avec les idées un rapport si passionné, si sensuel et, dirais-je, si gourmand. La théorie n'était pas pour lui un dogme ou une «grille» à appliquer mécaniquement. Belleau avait une sainte horreur d'un certain structuralisme fétichisé, dogmatique — horreur dont il devait voir plus tard qu'elle faisait écho, chez Bakhtine/Volochinov, à leur polémique de 1929 contre l'«objectivisme abstrait» saussurien. Il avait aussi de la méfiance pour ce qu'il nomme quelque part «le marxisme à sécurité maximale», lui qui pourtant n'a cessé de poursuivre un dialogue fructueux avec des chercheurs inspirés par le matérialisme historique: Georg Lukács, Bakhtine et son cercle, Adorno et l'École de Francfort, Auerbach, Jameson et la théorie culturelle américaine, la sociocritique française...

Ce qu'il a cherché à faire, c'est à inscrire le sujet historique et social dans la production textuelle et particulièrement à formuler une problématique de l'écriture québécoise, non pas sur une esthétique de la plénitude, mais sur le conflit des normes, le manque, la négativité, l'incertain mandat de l'écrivain, «homme rapaillé» par définition. Une suite d'intuitions essentielles guident sa sociocriti-

que: celles de l'hétérogénéité linguistique, déniée ou bien figurée dans l'écriture textuelle, du discours social comme rumeur polyphonique à inscrire dans le texte, du rapport problématique de la pratique littéraire aux langages sociaux et aux normes culturelles. «Je suis persuadé», écrivait-il, «qu'on ne peut comprendre un peu en profondeur la littérature romanesque d'ici (...) sans tenir compte des tensions et distorsions produites par la rencontre dans un même texte des codes socio-culturels québécois et des codes littéraires français» (*Liberté*, no 134).

En 1974, il écrivait à propos du jocal: «notre patois n'est point digne de mépris. Il est beau comme une blessure» (*Liberté*, no 92). Il devait dépasser cette protestation trop lyrique et chercher à penser avec plus de rigueur le rapport de l'écrivain à l'«hétéroglossie». Ce qui cependant ne devait pas le quitter, c'est l'amour de toutes les formes du langage et la volonté de «donner la parole» à ceux à qui on la dénie:

Les hommes qui voient leur langue méprisée ne parlent tout simplement pas (*Liberté*, no 146).

C'est pourquoi, si attiré qu'il fût par la critique sociologique, il n'a jamais risqué de réduire à du social sans médiation le travail du texte: «chez l'écrivain», disait-il encore, «les problèmes historiques et sociaux appellent des réponses dans l'ordre du langage et de l'écriture» (*Le Romancier fictif*, p. 147).

Lui si volubile dans la discussion et parlant d'abondance dans ses cours avec grande richesse d'exemples et de rapprochements, sur le papier, il faisait bref et serré — quelques pages claires et nettes, allant droit au but — comme s'il n'avait écrit que sous le coup d'une interpellation soudaine et de la rencontre d'un problème essentiel. Ses articles étaient tous des *interventions*; au milieu d'un débat souvent confus ou languissant, le texte de Belleau laissait tomber: «voilà comment le problème se pose, voilà comment aborder la question», sans toutefois imposer de conclusion et freiner les développements possibles. C'était toujours une mise au point alerte dont le côté polémique n'était généralement pas souligné mais qui éliminait certains malentendus, fétichismes et présupposés mal compris. Que l'on songe par exemple à son «Conflit des codes dans l'institution littéraire québécoise» (1981): trois pages et demi, serrées, et qui valent un très long article.

Il a désiré que ce qui s'écrit sur la littérature d'ici ait quelque *force* théorique; non que cette littérature serve d'alibi ou de faire-valoir au déploiement ostentatoire des théories importées, aucune-

ment réélaborees, avec lesquelles naïvement on chercherait à démontrer que le texte québécois — ni plus ni moins que n'importe quel autre — offre des figurines et des tropes, des narrèmes et des actants, des structures et des «codes». Il ne cachait pas son agacement devant une certaine sémiotique statique et peu inventive:

Le code c'est la dimension mécanique du monde des signes (Liberté, no 158).

Ces recherches envahissantes d'inspiration machinique ne désirent trouver au fond que le machinique (Ibid.).

Avec une bouffonnerie sérieuse, il ranima un vieil anathème clérical en traitant de «simoniaques» les «littératurologues» fétichistes. Aux ridicules du mécanique, aux «langages de l'immobilité», Belleau opposait une intuition immédiate vitaliste, l'amour du vivant et du mouvant, quelque chose de bergsonien, admettait-il. Mais écoutons-le reprendre un axiome capital de sa réflexion — l'idée fondamentale de l'ouverture du texte, de l'interaction générale, de la multiplicité des langages:

Les textes littéraires sont «comme des sortes de concrétions esthétiques du discours social» (Liberté, no 127).

Un texte n'est pas limité par une surface fermée (Ibid.).

Enseigner la littérature, c'est faire en sorte que certains textes ne s'achèvent pas (Ibid.).

Un écrivain est toujours d'abord et avant tout un réécrivain (Liberté, no 150).

Les romanciers travaillent aussi avec ce qui a été dit et écrit avant eux, si bien qu'ils ne jouissent pas d'une sorte d'antériorité métaphysique ou de droit vis-à-vis ce qu'on pourrait appeler la vie ou l'art, ou la substance première de l'art (Ibid.).

Et à propos de ses propres essais, il note:

Je sais bien que mon monologue intérieur est tissu des langages contrastés de ma société et que je suis fait d'eux (Liberté, no 153).

Dès 1970, Belleau, qui travaillait déjà à Rabelais, découvre Mikhaïl Bakhtine dont on vient de traduire alors le *Dostoïevsky* et le *Rabelais*. Cette rencontre-là devait être déterminante. Sans doute Belleau, grand liseur, avait-il médité sur Auerbach, Adorno, Lukács, dont il connaissait remarquablement les écrits. Mais Bakhtine apportait un stimulant radicalement nouveau, un aiguillon, des problématiques véritablement libératrices, des notions et

des thèmes dont pendant quinze ans il allait explorer le potentiel. Rabelais s'y trouvait réinterprété dans la pensée du carnaval, de l'ambivalence, de la polyphonie et du rire. L'éclairage bakhtinien lui permettait aussi de circonscrire une esthétique du texte québécois, en accord avec la situation culturelle historique de celui-ci: il y espérait «l'éclosion d'une littérature carnavalesquée fondée sur la relativisation joyeuse ou parodique des langages». Belleau qui n'aimait guère l'asepsie théoricienne, l'ascétisme spirituel, l'angélisme culturel et qui y opposait volontiers le juron, le rire, le corps présent avec ses appétits sexuels et autres, qui mettait volontiers cul par-dessus tête l'ordre des discours sociaux en faisant primer le vulgaire et le trivial sur le sublime et le distingué, trouvait chez l'illustre chercheur soviétique un frère en ambivalence carnavalesque dont il n'aura de cesse de relire les écrits et d'interroger la biographie énigmatique. Il allait donner à la pensée de la carnavalesquisation et de la polyphonie des développements nouveaux et se servir polémiquement de Bakhtine comme d'un allié pour mettre en question les structuralismes exsangues et les délisquescences post-structurales.

La théorie bakhtinienne de la culture populaire, loin de l'inciter à confondre celle-ci avec la présente culture de masse, devait au contraire le conduire, dans un article d'une grande justesse, à signaler une tendance sociologique qui lui paraissait redoutable:

Il apparaît qu'au Québec, la culture commerciale de masse se trouve non seulement intégrée à l'institution artistique mais qu'elle est en voie de l'absorber (Liberté, no 120).

Peut-être voulait-il aussi se convaincre, un peu utopiquement, que quelque chose subsiste de la subversion populaire face à la culture sérieuse et officielle et à la sous-culture commerciale, qu'il y a encore des sources de rire profane à l'endroit des hégémonies culturelles, multinationales désormais.

Il avait participé aux grands colloques bakhtiniens de Kingston et de Cagliari. Il a dirigé le numéro «Bakhtine» des *Études littéraires* (XX/1:1984). Avec quelques amis, il avait fondé à l'UQAM le «Cercle Bakhtine» dont parle Chantal Gamache dans ce numéro. Nous avons encore assisté ensemble au colloque de l'Université Columbia sur *L'Intertextualité* (1979) et à d'autres réunions savantes. Lors du colloque *Vienne au tournant du siècle* tenu à l'UQAM en octobre 1985, on avait pu l'entendre parler de Hofmannsthal, dans une de ses dernières communications publiques: «Reconstruction et projection: l'unité perdue».

Il était parti pour explorer de nouveaux horizons et débattre

d'autres problèmes. Il y a quelque chose de tristement chimérique à poursuivre cet article en disant ce qu'il aurait fait, en parlant de ses projets. Et cependant il en avait beaucoup, et on l'y attendait avec jubilation. Lui qui aimait tout d'un tenant, avec le même cœur et la même perspicacité, les grosses jokes du terroir québécois, les chansons de café-concert grivoises, les romans de Raymond Chandler, les *Lieder* de Schumann, les constructions théoriques de Bakhtine, de Bourdieu ou de Goffmann, la poésie de Brault, de Miron, de Ouellette, il ne manquait pas de thèmes de réflexion sur quoi il se promettait un jour de mettre quelques idées sur le papier. Il y avait Rabelais, sur l'œuvre de qui il laisse un manuscrit inachevé. Il avait bien d'autres projets en vue: un livre de mémoires, des contes fantastiques, une recherche qui l'occupait ces derniers temps sur F.-X. Garneau et l'historiographie romantique.

Dans le milieu intellectuel et littéraire du Québec, il me semble que Belleau a joué un rôle irremplaçable. Beaucoup le pensent comme moi. Il a servi à ouvrir des voies de réflexion, mais aussi à rapprocher les esprits, à mettre les gens en communication les uns avec les autres. Ses propres intérêts et ses recherches ne l'empêchaient pas d'être attentif et d'aiguillonner ses interlocuteurs avec une perspicace sincérité. Ce lecteur encyclopédique était un critique remarquable et un chercheur exaltant. Il était aussi, je ne puis m'empêcher de l'ajouter, un ami sûr que je ne cesserai pas de regretter.